Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
3 OCTOBRE 1951

# TINTIN

40

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS




Une intense activité anime soudain le cirque rocheux... (Voir page 11.)

# "Je ne dirai rien!"

**Un de mes amis m'a raconté, récemment, un petit incident dont il avait été le témoin au commissariat de police. S'il se trouvait là, c'est qu'il avait, quelques jours plus tôt, enfreint innocemment certaine loi de roulage et que le commissaire l'avait invité à s'expliquer.**

**Il était assis dans la salle d'attente lorsque deux agents y firent irruption. L'un était grand et d'apparence sévère, l'autre visiblement moins décidé que le premier. Ils encadraient deux jeunes garçons, âgés de dix et douze ans environ. Le plus petit semblait terrorisé et retenait avec peine ses larmes, tandis que l'aîné, très calme, attendait que s'accomplisse son destin.**

**— J'interrogeai l'agent-qui-n'était-pas-fâché, me dit mon ami, sur les motifs qui avaient conduit ces deux jeunes garçons au commissariat de police. Ils avaient, paraît-il, été pris dans le bois proche au moment où, après avoir coupé, scié, arraché des branches d'arbres, avec des camarades, ils s'apprêtaient à mettre la dernière main à une magnifique hutte d'Indien. A l'apparition des agents, ils s'étaient enfuis comme une volée de moineaux. Mais le plus jeune délinquant, ayant buté contre une souche, était tombé parmi les feuilles. C'est alors que son compagnon — celui, précisément, qui était là, si calme — avait rebroussé chemin pour l'aider à se relever. Et c'est ainsi que les agents — qui courent parfois moins vite que les jeunes garçons — avaient réussi à capturer les deux délinquants, tandis que les autres leur échappaient.**

**Après avoir allumé une cigarette, mon ami poursuivit :**

**— J'attendis pour connaître le résultat de cette affaire. Au bout d'un quart d'heure, les deux garçons sortirent du bureau du commissaire. Je les interrogeai. J'appris que le magistrat avait essayé d'obtenir les noms de leurs « complices », mais l'aîné, coupant la parole à son camarade, avait refusé de les lui donner. Touché finalement par son courage, le commissaire avait renvoyé les deux galopins avec les paroles d'usage : « C'est bon, mais n'y revenez plus ! »**

**Que pensez-vous de la conduite de ce garçon, mes amis ? Bien sûr, il s'est rendu coupable d'un délit en malmenant les arbres de la forêt, mais ce n'est point un mauvais garçon. Au contraire. En portant secours à son jeune compagnon, et cela au risque de se faire arrêter, il a prouvé qu'il avait le sens de la camaraderie. Et en refusant de dénoncer ses camarades : « Non, je ne dirai rien ! », il a affirmé son esprit de solidarité et son courage.**

**N'est-ce pas aussi votre avis ?**

*Tintin*



# Mon courrier

**De Lantshere Baudouin.** — Godefroid de Bouillon, chef de la première croisade, fut également le premier roi de Jérusalem.

**Coets Guy, Ixelles.** — Ainsi tu préfères les messages chiffrés aux messages secrets que l'on découvre à l'aide de la grille ? Evidemment, ils sont plus sûrs, étant donné qu'il est indispensable de posséder le code secret pour les déchiffrer. « Le Mystère de la Grande Pyramide » ne tardera pas à être percé. Amicalement à toi.

**De Spoelbergh Nicky, Bruxelles.** — Oui, les primes dont il est question dans les derniers numéros de « Tintin » sont toujours disponibles. Quant à l'histoire dont tu me parles, prends encore un peu patience. A toi.

**Oosterlinck, Gand.** — Très bien, tes petits dessins, mais tu les as décalqués. De cette façon, tu n'apprendras jamais à dessiner. Dessine d'après nature ou modèle : ce que tu as sous les yeux. Et bon travail !

**Latinne R., Forest.** — Si nous ne donnons pas plus de messages secrets, c'est qu'ils prennent beaucoup de place et que nous en manquons. Mais, rassure-toi : il y aura encore des messages. Bien à toi.


**POUR 95 FR. PAR JOUR** vos enfants passeront en SUISSE un séjour de 3 mois sous surveillance médicale, continueront leurs études avec du personnel belge. Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au **« Séjours en Suisse », rue du Commerce, 107, à Bruxelles. — Téléph.: 12.56.24.**


**X. Y. Z., Uccle.** — Puisque tu me le demandes, je veux bien te répondre sous les trois dernières lettres de l'alphabet. Mais pourquoi tant de mystère? J'aime les garçons qui signent leurs lettres et donnent leur adresse : c'est tellement plus sympathique. Tu as raison : certaines histoires sont exagérées; mais le lecteur a assez de bon sens pour faire la part des choses. Pas vrai ?

**Verheyleweghen Martine, Nederzwalm.** — Bien sûr, nous aimerions parler de l'actualité sportive, mais, pour des raisons de mise en page, cela ne nous est pas possible pour le moment. Prends patience. Le monde ne fut pas créé en un jour !

**Hermans Yvonne, Uccle.** — Ainsi, la rubrique « Interdit aux Garçons » t'intéresse ? Voilà qui nous fait plaisir. Oui, nous pensons à publier une petite pièce de théâtre pour jouer entre camarades. Ton poème n'est pas mal, mais puisqu'il est en vers, respecte autant que possible les règles de la versification ! Les rimes sont un peu boiteuses encore, et le mètre n'est pas toujours respecté. Cependant, l'inspiration est charmante. Amicalement à toi.


As-tu déjà dans ta bibliothèque les magnifiques albums
**LE SECRET DE L'ESPADON**
d'Edgar-P. Jacobs (60 pages en couleurs, 65 francs), et
**LES AVENTURES DE CORENTIN FELDOE**
de Paul Cuvelier (64 pages plus 8 hors-texte, 59 francs).
Edités par les Editions du Lombard, à Bruxelles. En vente dans toute bonne librairie et au bureau du journal.


**Even Georges, Watermael.** — Est-ce si compliqué ? Si tu es d'accord avec le texte du Code d'honneur, tu signes au bas de la carte. C'est tout. Ne t'inquiète pas du nom du président, de la section, etc., pour le moment. A toi.

**Bournonville Jacques, St-Servais (Namur).** — Si tu avais conservé le numéro de « Tintin » contenant cet article, tu aurais pu le relire. Pourquoi ne conserves-tu pas tous les numéros ? Je crois qu'ils en valent la peine. Non ? Je ne puis te donner d'autres renseignements sur les dinosaures.

**Werenne Johnny, Bruxelles.** — Bravo, Johnny ! Tu as fort bien déchiffré mon message. Bientôt, tu auras l'occasion d'en lire d'autres. Amitiés.

**Wolfcarius A., Bruxelles.** — Les deux questions que tu me poses concernant les accessoires d'automobile ne comportent pas de réponses précises. La technique de l'auto s'est perfectionnée d'année en année. A toi.





**MONTRE MODELE DAME**
PLAQUE OR
**Mouvement suisse 5 rubis, rectangle, verre loupe,** fond acier inoxydable, bracelet et cadran fantaisie, **véritable bijou.**
**GARANTI 10 ANS**
En réclame Fr. 345
**OFFRES UNIQUES et non renouvelées.** Commandez aujourd'hui même par simple carte postale. — Envoi contre remboursement.



**HORLEX : Rue de la Loi, 138, Bruxelles.**



**TINTIN** (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef :* André-D. Fernez. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

| | Belgique | Etranger, Congo Belge |
|---|---|---|
| 3 mois ........................ | Fr. 70.— | 80.— |
| 6 mois ........................ | » 135.— | 155.— |
| 1 an ........................ | » 265.— | 300.— |


LA SEMAINE PROCHAINE, DEUXIEME EPREUVE DE NOTRE « GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE ».

# Cori, le moussaillon

TEXTE ET DESSIN
DE BOB DE MOOR

*La Compagnie Néerlandaise des Indes a envoyé trois de ses bâtiments en reconnaissance autour du monde. L'un d'eux, le « Loup de Mer », vient d'être frappé par une violente bourrasque...*

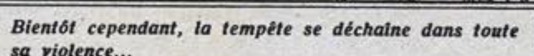



Tonnerre, je crois que je me suis cassé la jambe !

Appuyez-vous sur nous, capitaine; nous allons vous conduire à votre cabine. Hans, va chercher le chirurgien !

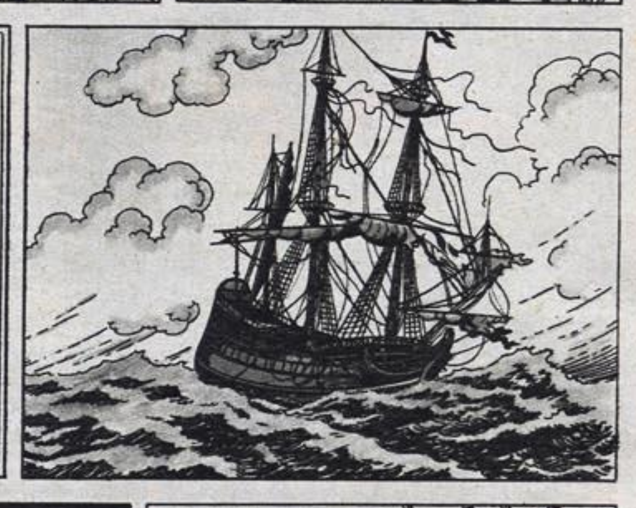
Hum, vous avez là une vilaine fracture... Il faudra quelques semaines avant que vous soyez de nouveau sur pied...

Comment diable ai-je fait pour tomber si malencontreusement ?... Timonier Joël, vous prendrez le commandement jusqu'à ce que je sois guéri...






*ELLE SE PROLONGE DANS L'APRES-MIDI ET LA NUIT SUIVANTE. A L'AUBE ENFIN, LA MER SE CALME. MAIS LE* LOUP DE MER *NAVIGUE SEUL, L'OURAGAN AYANT DISLOQUE LA PETITE FLOTTE...*















*Au bout d'un moment, le navire s'est suffisamment rapproché pour qu'on puisse le reconnaître...*



Malédiction ! Un navire de guerre espagnol !... Nul doute qu'il essaie de nous capturer, mais nous allons l'accueillir d'une fameuse bordée. Branle-bas de combat !



*LE GALION ESPAGNOL ARRIVE BIENTOT A HAUTEUR DU « LOUP DE MER » QUI, A CAUSE DE SES GREEMENTS ENDOMMAGES, N'A PLUS UNE TOTALE LIBERTE DE MANŒUVRE. LES SABORDS DU NAVIRE ESPAGNOL S'OUVRENT, SES PIECES SONT POINTEES DANS LA DIRECTION DU BATIMENT HOLLANDAIS...*



(A suivre.)

# LE NAUFRAGE DU "PASCALON"

CONTE DE FRANÇOIS D'ORGEVAL — ILLUSTRATIONS DE REF.

Le commandant Bucart répéta en haussant le ton :

— Pour la seconde fois, Ringuet, je vous demande de me montrer ce que vous avez si précipitamment caché quand je suis entré ici.

Et, dans le poste de radio du « Pascalon », il y eut un silence de mort.

La mer était houleuse depuis deux jours. Accroché au nord-ouest, le vent soufflait d'heure en heure avec plus de violence, charriant des averses qui s'abattaient sur le pont comme des paquets de mer. C'était pour savoir ce que disait la Meteo que le commandant était entré dans la cabine. Maintenant, les deux hommes se tenaient face à face, la puissante carrure de Bucart dominant la minceur juvénile de son subordonné. Enfin, lentement, la main tremblante et le visage affreusement pâle, Ringuet allongea le bras et posa sur la table un vieux portefeuille de cuir aux flancs arrondis.

— Ouvrez-le ! ordonna le commandant. Comptez les billets devant moi.

Docile, le radio obéit. La voix monotone, comme impersonnelle, il compta :

— Trois mille... quatre mille... cinq mille.

Le reste était en liasses de billets de cent francs. Après les avoir vérifiées, il les posa sur la pile.

— Six mille... sept mille... Un, deux, trois, quatre... sept mille quatre cents francs, commandant.

— Ça va ! Le compte y est... Vous avez volé cela dans ma cabine ?

Vous n'avez plus qu'un seul parti à prendre : c'est d'être franc. Vous pensez bien que je m'étais aperçu de cette disparition. Seulement, pour mener plus facilement mon enquête, j'avais préféré ne pas ébruiter la chose. Je dois pourtant vous dire, Ringuet, que vous étiez un des derniers que j'aurais soupçonnés.

Les paupières du radio battirent, puis il releva la tête et, de nouveau, son regard croisa celui de son accusateur.

— Et si je vous disais, commandant, que ce n'est pas moi qui ai pris le portefeuille !

— Ah ! Vraiment !... Alors, qui donc, je vous prie ?

Il y eut un silence encore, puis, d'une voix lasse, Ringuet laissa tomber :

— Je ne peux pas vous répondre.

Bucart eut un rire brutal.

— Oui. Le coup classique: c'est un autre, mais on ne peut pas le nommer. Je vous croyais moins canaille d'abord, et ensuite, plus intelligent... Bon. Inutile de poursuivre plus longtemps cet interrogatoire. Ce n'est plus avec moi que vous vous expliquerez, mais avec la Justice... Vous allez quitter votre poste et on vous enfermera dans le « cagibi » jusqu'à Saint-Malo...

— Je suis à vos ordres, commandant.

Bucart rafla le portefeuille et le mit dans la poche de sa vareuse, puis, encore une fois, son regard d'acier plongea dans celui du jeune homme. Incapable de contenir plus longtemps sa colère, il eut une exclamation de dégoût. Ses doigts se crispèrent, son énorme poing se détendit. Atteint à l'oreille malgré son brusque recul, Ringuet oscilla et dut se cramponner à la table pour ne point perdre son équilibre. Il ne dit pas un mot cependant et se contenta d'éponger avec son mouchoir le sang qui s'était mis à couler. Honteux de son geste, le commandant sortit pour appeler son second :

— Ancelin, voulez-vous conduire Ringuet au cagibi où vous l'enfermerez soigneusement !

Il ajouta brièvement, voyant la mine ahurie de l'officier :

— C'est au sujet de cette histoire de portefeuille dont je vous ai parlé. Mais il vaut mieux que la chose ne s'ébruite pas. Je vous recommande la discrétion.

Dix minutes plus tard, le radio était enfermé dans le petit local qu'on appelait « le cagibi ». C'était un réduit situé non loin de la machinerie, où l'air n'entrait qu'à peine et où la température était étouffante. Il s'y laissa conduire sans aucune résistance et, lorsque la porte se fut refermée, il y demeura immobile, le regard fixe, écoutant le bruit sourd des pistons qui se mêlait à la clameur infernale de la mer.

Immobile sur la passerelle, encaissant sans sourciller les paquets d'embruns qui venaient s'écraser sur son ciré, le commandant Bucart regardait d'un œil froid les montagnes mouvantes qui enserraient de toutes parts le « Pascalon ». La côte n'était pas si loin cependant, et, par temps normal, elle eût été déjà en vue. Mais il avait fallu dérouter vers le Sud et, privé de la Meteo qui eût signalé les zones calmes, on marchait un peu à l'aveuglette. Mauvaise journée, décidément ! Sous son aspect impassible, l'homme avait le cœur lourd. Ringuet ! Qui eût cru cela de ce garçon au visage franc et sympathique !

L'escalier de fer trembla sous les pesées d'Ancelin qui montait. Le capitaine en second avait le visage soucieux quand le commandant l'interpella :

— Vous venez des cales ? Tout est normal ?

— Hum !... Il y a de l'eau.

— Pas étonnant, avec ce qu'on embarque !... Quoi ? Vous craignez quelque chose de pis ?

— Je ne sais pas. J'ai fait mettre une autre pompe en batterie.

— Pas une voie d'eau, hein ? Ce ne serait pas le moment. Je vais voir !

La nuit tombait lorsqu'après une longue absence Bucart revint, silhouette lourde et ruisselante, obligée, pour marcher, de s'accrocher à la rampe. Ancelin se pencha.

— Et alors ?

— Voie d'eau, c'est certain. Si ce temps de chien...

Il n'acheva pas sa phrase. Brusquement, le bateau avait plongé et, l'instant d'après, une vague déferla avec tant de violence qu'ils eurent le souffle coupé. Le commandant chercha l'oreille de son second.

— Plus attendre ! hurla-t-il... Allez me chercher Ringuet... Ringuet, le radio! Vite!

Il courait déjà ailleurs, lançant d'autres ordres :

— Il faut trouver cette voie d'eau et l'aveugler coûte que coûte... Vous, Marchard, faites fonctionner toutes les pompes. Qu'on me tienne au courant d'instant en instant !

Ensuite il harcela le timonier. Il n'était plus question de continuer tout droit sa route, mais de sortir de cette zone infernale. La nuit ajoutait son horreur à celle de la tempête. Il n'y avait plus de ciel, plus de mer, rien que cette masse sombre piquetée de lumières, tantôt projetée vers les hauteurs, tantôt s'abîmant dans des gouffres brusquement ouverts, et qui était le « Pascalon ».

Bucart sentit qu'on lui secouait le bras. La voix rugissante d'Ancelin lui arriva comme un faible mumure.

— Ringuet est là.

— Merci. J'y vais. Surveillez la montée de l'eau !

Ringuet était à sa table. Crépitements et étincelles bleues indiquaient que, déjà, il lançait ou captait des ondes dans l'éther.

— Meteo ? cria Bucart.

— Attrapé postes côtiers. Tempête partout, sauf vers l'Espagne.

L'Espagne ! Le commandant se mit à ricaner comme si cette annonce eût constitué la meilleure des plaisanteries. Le « Pascalon » reposerait sous un nombre respectable de mètres d'eau bien avant d'avoir doublé Brest. Il était déjà manifeste qu'il s'alourdissait, montant comme une bête essoufflée et s'enfonçant comme un paquet. Le second vint parlementer un instant, puis la porte claqua. Le radio entendit derrière son dos la respiration oppressée du commandant.

— Préparez-vous, Ringuet. Nous allons lancer un S.O.S. Majorel vient de culbuter. Il a le crâne fendu !

Aussitôt il tendit son crayon et son bloc et l'homme se mit à griffonner de sa lourde main rageuse.

— Vous pouvez lire ?

— Oui : « S.O.S., du chalutier « Pascalon ». Luttons difficilement. Avons une voie d'eau. Demandons du secours. Position approximative... »

— Allez ! Lancez !

Les claquements du manipulateur semblèrent dominer tous les bruits. Les étincelles bleues reprirent leur danse. Lorsque Ringuet saisit à son tour le crayon, le commandant, haletant, se pencha sur son épaule pour lire au fur et à mesure, les mots qu'il écrivait. Déjà venait une réponse :

« Pascalon. » Ici chalutier « Marie-Josèphe ». Avons reçu votre appel. Forçons vers vous. Tâchez préciser position. »

Bucart donna de nouvelles indications puis marcha vers la porte. Lorsqu'il revint, quelques minutes plus tard, sa mine était plus sombre que jamais. Le bateau n'obéissait plus à la barre et le foyer central allait être noyé d'un instant à l'autre.

Ringuet lui tendit des messages. Plusieurs bateaux proposaient leur aide, mais ils étaient trop éloignés. Ils n'arriveraient pas à temps. On les remercia de leurs services, ne gardant contact qu'avec le « Marie-Josèphe » et un cargo portugais qui venait de manifester sa présence.

Muet, inlassable, comme indifférent à tout, le jeune homme recevait et transmettait tour à tour :

« Pascalon au Marie-Josèphe. Hâtez-vous si possible. Situation empire d'instant en instant. Foyer central va être éteint. Marcherons sur accus. »

(Voir suite page 8)



# La Bannière Etoilée

*George Washington, qui a été nommé commandant en chef des troupes américaines, vient de vaincre les Anglais avec l'aide des troupes françaises, et rentre chez lui...*




Jamais, sauf pour défendre la patrie, vous ne décrocherez cette épée !

*Il pend son épée au mur, en disant à ses fils et à ses neveux présents...*

*A Mount Vernon, Washington coule des années tranquilles. Il est entouré du respect affectueux de ses colons et des serviteurs noirs qu'il traite avec bonté, contrairement aux habitudes de l'époque.*



*Cependant, il ne reste pas étranger à la vie du pays. De hautes personnalités viennent souvent l'entretenir de la situation.*

L'ordre intérieur est en péril. Des nations étrangères sont jalouses de notre indépendance.

Adams, ces nouvelles m'affligent.

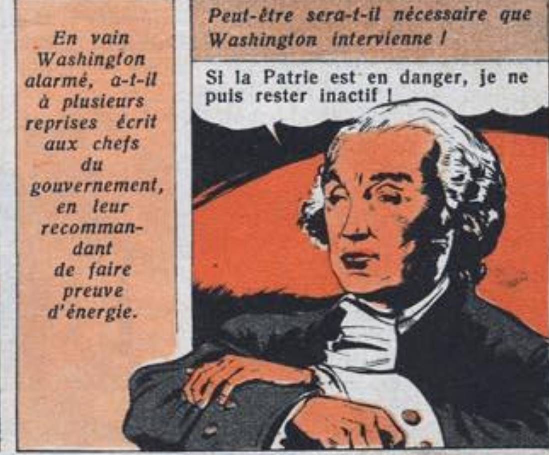






*En vain Washington alarmé, a-t-il à plusieurs reprises écrit aux chefs du gouvernement, en leur recommandant de faire preuve d'énergie.*

*Peut-être sera-t-il nécessaire que Washington intervienne !*




*Quand, de Philadelphie, Adams l'invite à prendre part à la session du Congrès où l'on délibèrera des mesures d'urgence, Washington accepte de s'y rendre.*














(A suivre.)

# LE CHAT de Platine

• Roman inédit de Thomas Pariset • Illustrations de Jean Trubert •

*M. Colerette, le célèbre détective, est appelé d'urgence à l'hôtel Impérial par le ras Lipari-Mahonen, auquel on a essayé de voler le « chat de platine ». Il s'y rend aussitôt en compagnie de Jean-Jacques et Marinon, son neveu et sa nièce. Il s'est lui-même déguisé en touriste anglais...*

## LA MERVEILLE DU GONDAR

PENDANT qu'une vieille Rolls de louage amène de Saint-Germain à Paris le pseudo lord Pittwit et sa famille, reportons-nous au cœur de la Ville-Lumière, dans un luxueux palace.

Le ras Lipari-Mahonen occupait deux étages de l'Hôtel Impérial : le premier, pour l'habiter, le second, pour y faire fonctionner son petit chemin de fer électrique.

Ce petit chemin de fer avait une histoire. Quand le grand seigneur abyssin était arrivé en Europe, il avait été importuné par toutes sortes d'officieux, qui avaient entendu parler de son opulence et de ses goûts fastueux. Il fit mettre à la porte tous les solliciteurs qui lui proposaient des yachts, des usines d'automobiles, des châteaux historiques — sauf un seul : celui qui avait apporté des jouets. Ecartant les poupées mécaniques, les théâtres de marionnettes, les attirails d'escamoteurs, le ras s'intéressa passionnément aux rails, signaux, passages à niveau, locomotives en miniature, qui garnissaient une boîte de grande dimension.

— J'achète vingt boîtes, dit-il avec majesté.

Lipari-Mahonen était un grand diable de nègre à la physionomie parfaitement noble, barbu, les yeux hilares au-dessus d'une denture dorée de fond en comble. Il avait adopté une fois pour toutes le smoking, qu'il portait du matin au soir, avec une cravate multicolore, des babouches et le bizarre pantalon collant de son pays.

Dès son réveil, le joyeux personnage trottait dans l'hôtel, en quête d'une farce à jouer. Tantôt il remplaçait par une écrevisse le mouchoir de poche de son grave chambellan, Tiffon-Palamos, qu'on appelait familièrement Momosse. Tantôt il emplissait de mélasse les gants de son secrétaire, ou dessinait à la craie un diable sur le miroir de l'antichambre. Puis, redevenu sérieux, il grimpait à son appartement du dessus, et se mettait à lancer les trains électriques sur des voies qui — les vingt boîtes mises ensemble — traversaient les salons, passaient sous les lits, tournaient autour des baignoires...

Aucun dignitaire ne pouvait déranger son maître quand il se livrait à cette occupation. Pourtant, un jour, le ras, accroupi à son poste d'aiguillage, avait vu paraître le grand chambellan, pâle et défait. Justement le convoi de sept heures trente-sept, partant de « Salon-Central », s'engageait sous le tunnel qui précédait la rampe de « Canapé-Ouest ». Lipari-Mahonen poussa des hurlements de fureur :

— Sortez, sortez ! Par la corne de Béhémoth ! Vous allez bouleverser l'horaire !

Momosse sentit que, s'il ne s'expliquait pas tout de suite, il serait condamné sur-le-champ à la pendaison par le gros orteil, jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

— Seigneur, s'écria-t-il, que votre colère m'épargne ! Il s'est produit un miracle. La Merveille de Gondar est en marche !

En réalité, voici ce qui s'était passé. Dans une vitrine, installée au fond du cabinet de travail, à l'appartement d'en bas, le ras avait fait déposer les principaux bijoux de sa cassette. Cette vitrine comprenait deux compartiments. Le second, celui du fond, était fermé chaque soir par de puissants volets d'acier, qui passaient dans une fente de la vitre supérieure. On plaçait dans ce compartiment les objets les plus précieux : en particulier un vase étrange, dont la forme rappelait vaguement un chat, vase qui passait pour être de platine massif et qui contenait une chose inestimable, célèbre dans toute l'Afrique, enviée et désirée par tous les potentats de couleur, de Dakar à Mascate. Cette chose était connue sous le nom de « Merveille de Gondar ».

Le ras disait volontiers que plutôt que cette merveille mystérieuse, il eût préféré perdre sa famille, ses biens, et même son chemin de fer électrique. Or, le matin de ce jour-là, Momosse avait constaté que le Chat-de-platine était passé du second compartiment au premier... Il en aurait résulté que toute la nuit suivante l'objet se fût trouvé hors du volet d'acier, à la merci d'un cambrioleur audacieux. Le chambellan criait au miracle. Mais le ras pensait plutôt qu'une main inconnue avait opéré le déplacement, à des fins hautement suspectes. Et il ordonna de repousser désormais tous les bijoux sans exception dans le second compartiment.

« Sortez ! Sortez ! »

Le lendemain, on trouva sur le plancher, au-dessus de la vitrine, un morceau de ce mastic qui sert à mouler les empreintes de serrure...

C'est alors que M. Jocast proposa d'en référer à M. Colerette, « cerveau numéro un », dont il célébra les mérites incomparables. Et sa suggestion fut retenue. En attendant l'arrivée du détective, Sa Seigneurie fit venir un constructeur de clôture, lequel disposa autour de la vitrine menacée des panneaux de fil barbelé, reliés par d'autres fils aux lustres et aux meubles.

Toute la journée, il fallut défendre la porte de l'appartement contre de soi-disant ouvriers du téléphone, contre de prétendus délégués de la compagnie d'assurance sur l'incendie, lesquels visiteurs insistaient pour avoir accès dans le cabinet secret. On se sentait en état de siège, face à Dieu sait quel assaillant rusé, dont les attaques pouvaient se produire à n'importe quel moment, sous n'importe quelle forme. Autour de la vitrine, dans l'intervalle des chevaux de frise, se tenaient Momosse et Jocast, l'air résolu.

Pendant ce temps, le ras jouait à la grève des chemins de fer : cela consistait à se ronger les poings, devant un réseau immobilisé, en poussant des exclamations de dépit. Bientôt, l'on annonça, à l'appartement du bas, lord Pitwitt.

— Je suis heureux et flatté de connaître vous, proféra le lord, en serrant la main des deux dignitaires.

Il adressait au secrétaire un clin d'œil, qui signifiait : « Sous ces dehors trompeurs se cache l'homme que vous savez. » Mais M. Jocast reconnaissait parfaitement cet homme, il se demandait ce que signifiait ces mouvements de paupière.

Le détective examina les défenses accessoires dont on avait entouré de Chat-de-platine.

— Parfait ! Parfait ! murmura-t-il... Ah ! Ah ! Nom d'un chien de nom d'un chien !

— Pardon, mon oncle ! fit Marinon.

— Pardon, mon oncle ! répéta Jean-Jacques.

Le faux lord suçait son index gauche, qui s'était trouvé pincé entre deux panneaux barbelés, par suite d'un déclanchement que les enfants — par mégarde sans doute — avaient provoqué à la base de l'un d'eux.

— Je vous avais dit de ne toucher à rien, Citrouille et Ygrec. Vous êtes insupportables !

En morigénant ses pupilles, M. Colerette examinait machinalement le panneau mobile. Force lui était de constater que ce dernier panneau était truqué. Il avait l'air de tenir étroitement avec les autres ; il pouvait s'en séparer par simple rotation ; et du coup, l'enceinte était forcée.

Au ras, qui entrait à ce moment, le détective fit les trois petits saluts rituels.

— Pas un mot ! ajouta-t-il. Sous cette apparence britannique et gourmée, Colerette est arrivé. Colerette vous protège. La preuve !...

Il montrait la brèche dans la clôture.

— Vous le voyez, noble ras, vos ennemis, instiguant vos domestiques, soudoyant vos fournisseurs, étaient parvenus à rendre inutile les précautions que vous aviez prises. Mais leur ruse est éventée !... Et je ne suis ici que depuis dix minutes ! conclut-il avec un sourire modeste.

— Piphahusisicho, siffla Ygrec.

— Hahosophophohi, répondit Citrouille.

Le ton de M. Colerette devint grave :

— Messieurs, déclara-t-il, que chacun de vous prenne ses dispositions. La nuit sera agitée !...

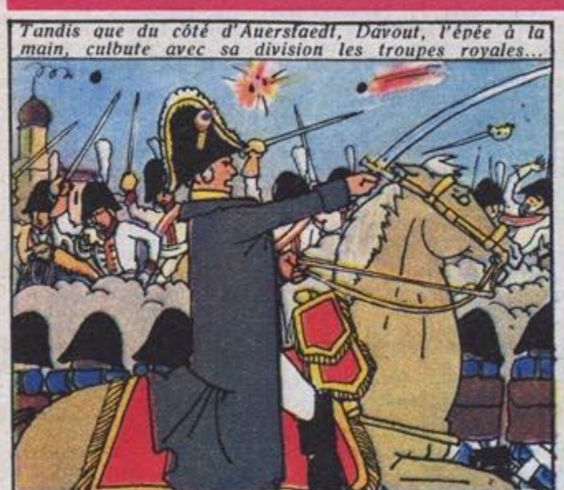
**La semaine prochaine :**

**« QUOI QU'IL ARRIVE ! »**

# LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

*Napoléon est en guerre contre le roi de Prusse. A la bataille d'Iéna, la grande armée défait les Prussiens, qui battent en retraite...*







































(A suivre.)

# André Citroën

## LE PERE DES TRACTIONS-AVANT




*PLUTOT petit, chauve, le visage rond, la moustache en brosse, les yeux malicieux derrière ses lorgnons, André Citroën offrait plus de ressemblance avec un fonctionnaire qu'avec un audacieux industriel. Pendant près de dix ans, il fut le roi de l'automobile et le roi de Paris; pourtant rien ne le prédestinait à cette double royauté !*

*D'origine hollandaise et fils de diamantaire (son père s'appelait « Citroen », prononcez « Citroune » !), il s'orienta vers l'industrie par goût du risque. En 1901, il installait à Saint-Denis une petite usine de tours et d'étaux qui comptait dix ouvriers. Après quoi, l'exemple de Renault — qui devait devenir son principal concurrent et qui avait fondé à Billancourt une usine d'automobiles — l'incita à se tourner lui-même vers cette nouvelle branche de l'industrie.*

*En 1914, les usines Citroën sortent trois voitures par jour, contre neuf chez Renault. Mais la guerre éclate. Citroën dit adieu provisoirement à ses activités de paix !*

### UN MILLION D'OBUS — DELAI : UN AN !

*ANDRE CITROEN est lieutenant dans l'artillerie lourde. Pas pour longtemps ! Le gouvernement le rappelle, et lui passe d'importantes commandes d'armements auxquelles vient s'ajouter bientôt un ordre russe d'un million d'obus.*

*A l'époque, Citroën ne possédait ni les machines, ni les matières premières, ni le personnel en nombre suffisant pour exécuter une telle commande. De plus, on ne lui donne qu'un an pour satisfaire à ses obligations.*

*— Tant pis, je risque la partie ! dit-il.*

*Sept semaines plus tard, l'usine est montée, et neuf mois plus tard, les obus prennent la direction du front russe. A la fin des hostilités, André Citroën occupe treize mille ouvriers, et il est directeur des services du ravitaillement et des usines d'armements pour toute la France.*

### OBJECTIF N° 1 : SURPASSER RENAULT !

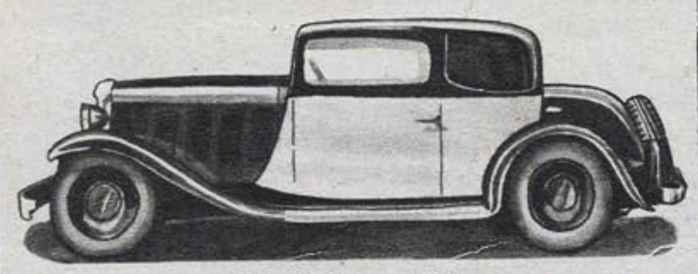
*DE 1914 à 1918, les usines Renault n'avaient pas chômé. Tandis que Citroën fabriquait des fusils, des canons, des grenades, un nombre impressionnant de camions et de chars d'assaut étaient sortis des usines de Billancourt !... Citroën doit combler un sérieux retard. Il s'y attelle. Au bout de quelques mois, ses usines recommencent à travailler à plein rendement. Lorsqu'il « sort » sa fameuse 10 C.V., il reçoit vingt mille commandes en l'espace de huit semaines.*

*C'était le succès. Mais avec lui, commencent les difficultés de toutes sortes : grèves, augmentations de prix, charges fiscales, etc. Citroën les affronte avec courage et en triomphe. Un peu plus tard, il lance sur le marché un nouveau modèle : la B14, qui est accueillie avec enthousiasme. Il est devenu le roi de Paris. La presse, le cinéma, l'hôtellerie, les maisons de couture, les expositions retiennent également son attention. Les puissants du jour font antichambre chez lui. Son nom couvre la tour Eiffel en lettres de feu. Il a ouvert trois mille cinq cents agences Citroën, et vient de fonder une entreprise de taxis qui ne compte pas moins de quinze cents voitures. Ses fameuses croisières, « noire » de 1926 et « jaune » de 1931 portent sa réputation jusqu'au Sahara et jusqu'aux confins de l'Asie...*

### GRANDEUR ET DECADENCE

*MAIS la Roche Tarpéienne est près du Capitole ! André Citroën a trop longtemps tenté la chance. A la fin, il doit s'avouer vaincu. C'est la faillite. Les financiers veulent l'aider : fièrement, il refuse. Au début de 1935, les usines Michelin, auxquelles il doit soixante millions, achètent son entreprise. Ses meubles sont vendus aux enchères. Il ne peut survivre à ce désastre et meurt le 3 juillet 1935, après avoir supplié qu'on lui laissât encore quelques mois pous assister à la sortie de sa fameuse traction-avant, laquelle, disait-il, devait « tout révolutionner » !*

*Quelques semaines plus tard, en effet, à la Foire de l'Automobile de Paris, sa 11 C.V. traction-avant remporta un triomphe sans précédent. C'est, de l'avis unanime, la voiture qu'on attendait. Depuis seize ans, les usines Citroën continuent à produire, jour et nuit, ces véhicules dont la silhouette nous est devenue si familière, et qui sont appréciés dans le monde entier. Mais l'homme dont ils portent le nom n'est plus là pour savourer leur triomphe.*



**Citroën C-6 — 1936.**

# LE NAUFRAGE DU "PASCALON"

(Suite de la page 4)

« Marie-Josèphe au Pascalon. Courage ! Nous forçons l'allure. Devons être à huit milles de vous. »

« Pereira au Pascalon. Faisons route vers vous. Tenez bon. »

La tempête semblait décroître mais la mer restait démontée. Ringuet, penché sur ses manettes, n'entendit même pas la porte s'ouvrir, mais seulement le commandant qui hurlait :

— Fermez la porte, bon Dieu! Qu'est-ce que vous venez faire ici?

Une silhouette s'était dressée dans le fond de la pièce, un matelot livide dont le visage dégouttait de sang. Sa voix s'éleva, à peine perceptible :

— Je suis Pierre Majorel, commandant... Je voulais vous dire. J'ai appris par les camarades que vous accusiez...

Il tomba sur les genoux et le roulis l'envoya buter contre la cloison. Bondissant de sa chaise, Ringuet courut à lui et souleva le haut de son corps. Mais l'homme n'exhalait plus qu'une plainte qui, tout de suite, s'éteignit.

— Allons ! fit Bucart.

Le radio revint immédiatement à sa place pour capter le nouveau message du « Marie-Josèphe » :

« Sommes tout proches. Vous cherchons. »

Le grand poste émetteur du « Pascalon » devint muet aussitôt après que Ringuet eut envoyé un relèvement goniométrique qui allait permettre aux sauveteurs de situer l'emplacement exact du petit chalutier sur l'immense étendue noire. En même temps, les lumières s'éteignirent. Les dynamos, à leur tour, étaient noyées. Mais, quelques instants plus tard, de puissants projecteurs firent danser leurs rayons sur les crêtes des vagues. Le «Marie-Josèphe» était là, que vint bientôt renforcer le « Pereira ».

Un premier voyage de la baleinière emmena en sûreté la plus grande partie de l'équipage. Le jeune radiotélégraphiste était toujours à sa table, communiquant avec les bateaux de secours par le petit poste à accus. Ce fut le commandant qui vint lui donner le signal du départ.

— Allons, c'est fini. Le bateau est perdu. Nous quittons le bord.

Ringuet se leva en titubant, fit quelques pas dans la cabine et, se penchant un instant sur le corps du matelot étendu, essaya de le soulever.

— Vous êtes fou ! dit Bucart. Laissez ce mort tranquille. Pas un instant à perdre. Nous pouvons couler d'un moment à l'autre.

Il entraîna le jeune homme. Deux minutes après, ils étaient dans la baleinière avec le second et les derniers matelots. Alors



seulement, le commandant, sortant de ses sombres pensées, se souvint de l'entrée tumultueuse de ce Pierre Majorel dont Ringuet avait voulu emmener le cadavre.

— Que voulait ce pauvre diable ? questionna-t-il. Que disait-il ? Le bruit était si infernal que je n'ai rien entendu.

Le jeune homme releva la tête.

— Je n'en ai guère entendu plus que vous, commandant. Mais j'ai deviné... A présent qu'il est mort, je peux bien tout vous dire. C'était lui le coupable et, avant de mourir, il venait s'accuser.

— Le coupable ! Le coupable de quoi ?

— Vous savez bien, commandant. Le vol du portefeuille... Il l'avait pris dans un coup de tête, et moi, l'ayant su, je le lui avais arraché des mains pour aller le remettre dans votre cabine. J'espérais que vous ne vous étiez encore aperçu de rien.

Bucart pencha son grand corps. Sa voix était rauque.

— Vous ne mentez pas, Ringuet ? Après votre conduite héroïque de cette nuit, je ne peux pas croire que vous mentez... Mais alors, pourquoi n'avez-vous rien dit ? Pourquoi n'avez-vous pas livré son nom quand je vous ai accusé ?

— Pierre Majorel était le frère de ma fiancée, répondit l'autre très bas. Et j'avais juré de veiller sur lui.

Le bordage du « Marie-Josèphe » était tout proche. L'heure n'était point aux explications ni aux attendrissements. Le jeune homme sentit une rude main qui broyait la sienne, puis une voix chuchota à son oreille :

— Pardon, Ringuet. Pardon, mon petit !

# Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

*William, Ghislaine et Remy sont à la recherche de M. de Bonneval, qui a été enlevé et emmené en Australie. A la suite d'un naufrage, nos amis sont jetés sur une terre inconnue, en compagnie d'un marin du « Darwin »...*

Texte et dessins de F. Craenhals.














































(A suivre.)

# LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN





*M. Lambique et ses amis ont débarqué à Venise. Aussitôt le capitaine Rabakol et le nain Luigi se rendent chez le Doge, mais...*























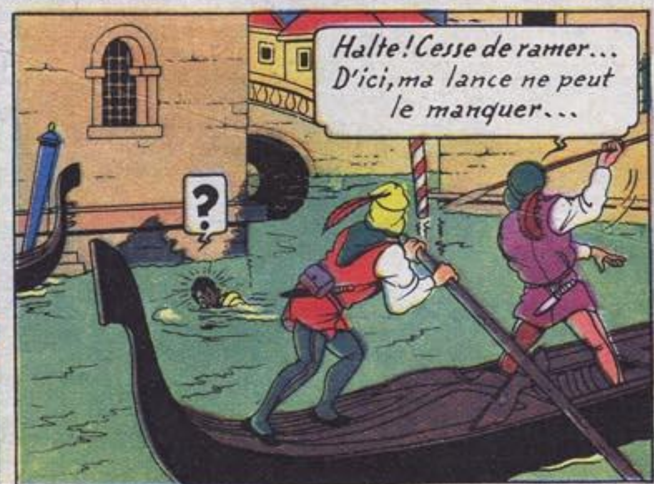













(A suivre.)



LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

# L'ILE MAUDITE

Alix et ses compagnons ont échoué sur une île de l'Atlantique habitée par quelques Egyptiens qui vivent dans la terreur de leurs voisins, des colons phéniciens...

Textes et dessins de Jacques Martin.









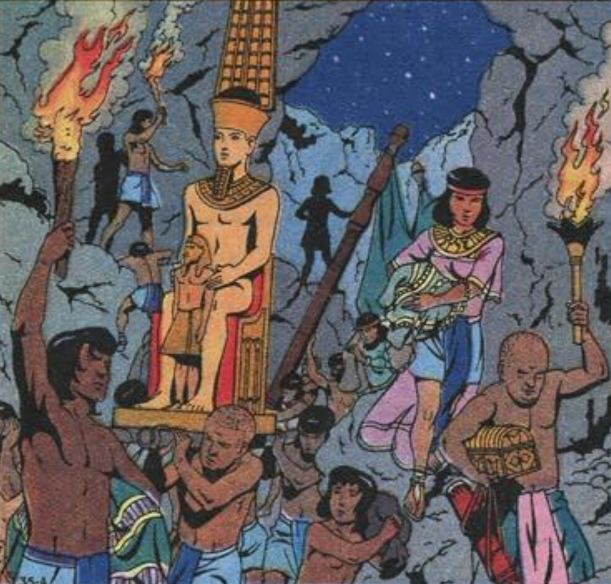





































Vous vous trompez, Hatmès...J'ai une idée; mais il faudra mettre le prix pour la réaliser, et agir vite...
Qu'est-ce que c'est?



(A suivre.)

# "TINTIN"-Sports

## La sauna

QUAND vous campez en Finlande, en Suède et dans le Nord de la Norvège, vous remarquez parfois, tout près d'une ferme, une petite cabane construite en rondins. Sur son toit couvert de mousse poussent quelques fleurs et, parfois, un petit sapin. Cette maison n'a pas de fenêtre. On la croit inhabitée. Mais, soudain, un personnage sans vêtement en jaillit : il couvre en courant les quelques mètres qui le séparent du lac proche et, sans hésiter, se plonge dans l'eau glacée.

C'est un travailleur qui sort de la « sauna ».

La « sauna » est un bain de vapeur qui délasse et assouplit les muscles après une journée de labeur.

Entrons dans cette petite cabane. Des bancs de bois sont accrochés aux murs. Le sol est fait de pierres, sous lesquelles couve un feu de braises ardentes. Quand les pierres sont chauffées à blanc, on les arrose à grand renfort de seaux d'eau puisés dans le lac tout proche. Il s'en dégage aussitôt une vapeur épaisse. Immédiatement après ce bain de vapeur, qui dure de dix à vingt minutes, les pratiquants saisissent des branches de bouleau et se fouettent le corps. Enfin, comme nous vous l'avons dit plus haut, ils courent se jeter dans l'eau glacée des lacs. En hiver, quand la glace interdit ce bain, ils se roulent dans la neige.



Si les athlètes suédois et finlandais pratiqueent la « sauna », les paysans du Nordland et des confins de la Laponie s'y livrent tout aussi régulièrement. Les athlètes étrangers qui pénètrent pour la première fois dans une « sauna » en éprouvent un bien-être incomparable, supérieur à celui qu'ils ressentaient après un massage. La fustigation aux branches de bouleau a pour résultat — en effet — de « détacher » complètement les muscles, de les assouplir, de supprimer presque totalement la fatigue physique.

La « sauna » est actuellement en train de conquérir le monde. Un bain finlandais est déjà installé à Paris, près de la Porte de Versailles, et les athlètes français sont ses plus fidèles clients. Certaines grandes universités américaines ont installé une « sauna » près de leur stade. Les entraîneurs américains ont constaté que les athlètes qui prenaient régulièrement leur « sauna » après l'entraînement, voyaient leur performances s'améliorer rapidement dans de très sensibles proportions.

## Le sport de la voile



QUAND, du rivage, le spectateur voit se dérouler une course de voiliers, il a l'impression que ceux-ci glissent seuls sur l'eau. On l'étonnerait sans doute considérablement si on lui apprenait qu'il est peu de sports aussi épuisants pour les athlètes qui le pratiquent.

C'est qu'une régate dure souvent plusieurs heures, durant lesquelles l'équipage doit cent fois — selon la force et la direction du vent — lever, monter, descendre, changer des voiles différentes et tirer sur des drisses ou des écoutes pour « étarquer » ces dites voiles. Par vent dur il arrive souvent que tout l'équipage d'un voilier arrive épuisé après une régate de quelques heures.

Bien mener en régate un voilier de la classe « Six mètres », exige le concours de cinq hommes. Et un tel nombre est tout juste suffisant pour assurer la manœuvre des deux voiles.

Pour en rester à la catégorie des « Six mètres », sait-on que ce voilier, qui n'utilise jamais que deux voiles à la fois, une grand'voile et un foc, n'en a pas moins parfois à bord **plus de quarante voiles différentes**, chacune devant être employée selon un vent et une allure bien déterminés ?...

La plus belle voile d'un voilier est le « spinnaker », sorte d'immense foc rond qu'on emploie au vent arrière. Quand le vent arrière est léger, on utilise un spinnaker en nylon. Pourquoi en nylon ? Parce que cette matière est excessivement légère et que le moindre souffle de vent suffit à gonfler la voile. Un seul spinnaker en nylon coûte 25.000 francs belges. Dans certaines régates — aux Jeux Olympiques notamment — il est arrivé qu'un voilier, pris par un coup de vent trop brusque, déchire deux spinnakers.

**SAVEZ-VOUS QUE...?**

Quand Anglais et Américains se disputaient encore la Coupe America de yachting, les concurrents des deux pays faisaient parfois construire deux ou trois bateaux du même type et — après différentes épreuves — ne gardaient que le meilleur d'entre eux pour disputer la course.

En effet, peut-être l'ignoriez-vous, mais deux bateaux construits dans le même chantier, avec le même bois, d'après les mêmes plans, équipés tous deux des mêmes voiles faites de la même toile — donc deux parfaits « sister-ships » — peuvent être très différents l'un de l'autre. L'un peut préférer le gros vent, et l'autre la brise moyenne, celui-ci le vent arrière et celui-là le plus près.

Ce sont des mystères que les architectes navals ne sont pas encore parvenus à expliquer. Les marins, eux, qui comparent les bateaux à des êtres vivants, l'expliquent en disant que chaque bateau a son caractère.

## Connaissez-vous le "Yoga"

**LE YOGA, GYMNASTIQUE IMMOBILE**

**DEMANDEZ à cent personnes: «Qu'est-ce que le yoga ? », cinquante d'entre elles vous répondront que c'est un fakir, vingt que c'est une variété d'oiseau-mouche, vingt encore, vexées, vous répliqueront : « Vous en êtes un autre ! », et les dix dernières se gratteront la tête pensivement. Une, peut-être, vous dira que c'est une philosophie hindoue.**

**Toutes auront tort !**

**En fait, le yoga qui étymologiquement signifie « union » en hindou, est une gymnastique ou, plutôt, une méthode de discipline mentale et physique destinée à acquérir sur soi-même une force magique et miraculeuse.**

**Le yoga fut et est pratiqué par Gandhi, le pandit Nehru, et le grand philosophe Shri Aurobindo Ghose. En effet, à l'inverse de nos penseurs, les philosophes hindous se préoccupent tout d'abord du corps; l'esprit vient ensuite.**

**Le yoga est, en somme, une gymnastique physique qui falicite et détermine le développement de la pensée. C'est un ensemble de mouvements ou, plus exactement, de « positions » immobiles. En voici quelques-unes parmi les plus simples :**

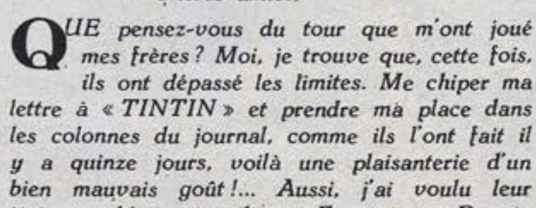
**Il y a d'abord la position qui consiste à mettre tête et épaules à terre et à lever les jambes en conservant l'équilibre sur les épaules. Cette position stimule la sécrétion de la glande thyroïde. Dans le « Kapila âsana », on pose la cheville gauche sur la nuque, ce qui accélère le fonctionnement de la vésicule biliaire et améliore la digestion : cette position repose parfaitement le corps (!?!) Le pandit Nehru chaque matin, se met en équilibre sur la tête, les jambes pliées horizontalement à la terre : position qui décongestionne le foie et rend l'intelligence plus claire. Dans « jonque » on fait passer le haut du corps à travers les jambes croisées derrière le dos. Ce dernier mouvement stimule la circulation du sang et facilite l'évacuation des intestins.**

**Maintenant, il ne vous reste plus qu'à essayer... Le plus difficile n'est point de prendre une de ces positions, mais bien de s'en défaire. Tant il est vrai qu'il est plus aisé de nouer que de dénouer un nœud compliqué dans une ficelle.**





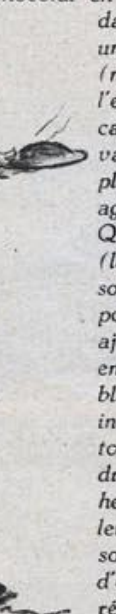

## MON ARME SECRETE



*Chères amies,*

*QUE pensez-vous du tour que m'ont joué mes frères? Moi, je trouve que, cette fois, ils ont dépassé les limites. Me chiper ma lettre à « TINTIN » et prendre ma place dans les colonnes du journal, comme ils l'ont fait il y a quinze jours, voilà une plaisanterie d'un bien mauvais goût!... Aussi, j'ai voulu leur montrer de quoi était capable cette « brave Françoise ». Drapée dans ma dignité outragée (c'est-à-dire dans mon grand tablier à carreaux) je leur ai préparé une punition, mais une punition terrrrrible : une mousse au chocolat... Vous riez? — « Voilà bien la bonne Françoise, toujours poire! » Que non, mes amies. Vous n'avez rien compris à mon astuce diabolique. J'avais mon plan et ma recette en tête : une mousse au chocolat, mais pas une mousse ordinaire!... — « Avec du vitriol? » — Vous n'y êtes pas, Mesdemoiselles. Le poison que j'allais utiliser était à double effet, moral et physique : j'ai nommé, d'une part, le remords et, de l'autre l'acide oxalique et la théobromine.*

*Vous connaissez la recette classique d'une honnête mousse au chocolat. Casser le chocolat en petits morceaux et le faire fondre dans un plat que l'on pose sur une casserole remplie d'eau chaude (ne pas faire bouillir trop vite l'eau de ce bain-marie improvisé, car on risquerait que la force de la vapeur accumulée vous projette le plat au nez, — ce qui n'est jamais agréable, même avec du chocolat)... Quand il est suffisamment ramolli (le chocolat, pas le nez), on l'écrase soigneusement avec une fourchette pour qu'il soit bien lisse. Puis, on ajoute les jaunes d'œufs un à un, en mélangeant bien. On bat les blancs en neige très ferme et on les incorpore à la préparation. C'est tout. On porte le plat dans un endroit frais et l'on sert quelques heures après ou, mieux encore, le lendemain. Les proportions normales sont : autant de bâtons de chocolat et d'œufs qu'il y a de convives à régaler.*



*...En l'occurrence, il ne s'agissait pas de convives à régaler mais de bandits à châtier; c'est pourquoi je mis HUIT bâtons de chocolat pour les quatre vauriens, HUIT œufs pour les quatre chenapans, plus, — (cruauté supplémentaire) — HUIT cuillères à soupe de sucre râpé, plus — (ô noire machination!) — HUIT cuillères à café de beurre frais.*

*Les dés étaient jetés, la machine vengeresse remontée! En leur offrant la mousse, j'allais voir se peindre sur leurs visages les affres d'un remords cuisant. Pour la suite, je comptais sur leur gourmandise : ils videraient le plat en une fois et, peu après, aux prises avec l'acide oxalique et la théobramine du chocolat, ils paieraient leur impertinence envers moi par une superbe gamme de maux d'estomac, de foie, de rate, de reins, de vésicule, de rotule, de pylore, de clavicule, de duodénum et autres couloirs, corridors et vestibules du tube digestif. A la vérité, je dois avouer que cela ne s'est pas « exactement » passé comme je l'aurais cru. Ils se sont délectés en mangeant la mousse sans manifester la moindre ombre, trace ou soupçon de remords. Puis, leur digestion fut sans histoire... ce qui, j'en ai peur, rend mon histoire indigeste!*

*A quelque chose malheur est bon, cependant. Mon arme secrète fut sans efficacité, mais je vous ai donné une recette de mousse au chocolat « améliorée ». Dans les grandes occasions, suivez-la... mais, par prudence, sans doubler les rations!*

*Françoise*

BISCOTTES HEUDEBERT • MARGARINE INA • BISCUITS VICTORIA • SAVON TINTIN • CHOCOSWEET DE PALMAFINA • CHOCOLATS VICTORIA • CREME GLACEE FRIMA • PRALINES VICTORIA • PATES TOSELLI • TOFFEES VICTORIA • CONFITURES MATERNE • FRUITS AU SIROP MATERNE • FRUITS ET LEGUMES FRIMA • CHOCOLATS VICTORIA • SAVON TINTIN • PATES TOSELLI




Chers Amis,

JE vous ai déjà dit tout ce que j'avais appris d'intéressant concernant le chocolat et les pâtes alimentaires.

Les vacances m'ont permis, cette fois, d'étudier de plus près une margarinerie et je me suis rendu chez INA. L'idée de fabriquer un produit similaire au beurre remonte à 1869. A cette époque, le beurre était un luxe coûteux et l'empereur Napoléon III décida d'offrir une récompense à qui trouverait la formule d'une matière grasse comparable au beurre et d'un prix abordable.

Et c'est un chimiste français, Mege Mouries, qui mit au point, ce qui allait devenir la margarine et en lança la fabrication.

Il utilisait de la graisse de bœuf, traitée avec du lait sûri par un procédé spécial; et obtenait ainsi un « beurre artificiel » encore bien imparfait.

Depuis lors, de constantes améliorations ont été apportées à ce procédé ingénieux, et la margarine est de nos jours arrivée à un haut stade de perfection.




Aux usines Palmafina, on emploie aujourd'hui des matières grasses végétales : huile de palme, d'arachide, de coco, de palmiste, etc...

Ces huiles sont épurées, décolorées, désodorisées et mélangées, dans des proportions soigneusement calculées, afin d'obtenir, pour la margarine INA, les qualités et les goûts requis.

Les matières grasses passent ensuite dans des « barattes » où des agitateurs les mélangent avec du lait aromatisé au moyen de ferments lactiques, de la lécithine...

L'émulsion ainsi obtenue est refroidie brusquement par son passage sur d'énormes cylindres tournants, refroidis intérieurement à —15° C. Détachée par des racleurs spéciaux, elle subit un dernier malaxage qui lui donne l'homogénéité et la consistance voulues.

Une machine entièrement mécanique procède ensuite au moulage, pesage et empaquetage. Depuis l'entrée des huiles à l'usine, jusqu'à la sortie des caisses de margarine, aucune main n'a touché ces délicieux produits.

## NOTRE COURRIER

X., Ro... : un portefeuille. — X., Jauche : série 2. — X., Verviers : cartes postales. — X., Liège : série 4. — X., Oetrange, demande de renseignements. — S. Lemaire, Quaregnon. Tous sont priés de nous envoyer leur nom et adresse complète.

## BONNE NOUVELLE !

**Bientôt le savon de ménage PALMEX, de Palmafina, sera porteur du TIMBRE TINTIN.**

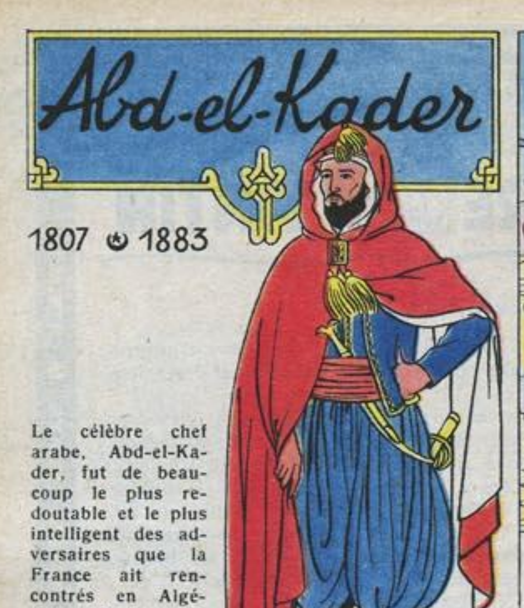
**LES NOMS A RETENIR !**

**VICTORIA — MATERNE — PALMAFINA**

**TOSELLI — HEUDEBERT**

# Abd-el-Kader

1807 ☪ 1883



Le célèbre chef arabe, Abd-el-Kader, fut de beaucoup le plus redoutable et le plus intelligent des adversaires que la France ait rencontrés en Algérie; mais, lorsqu'il fut contraint de se soumettre, il se rallia à son vainqueur et resta toujours fidèle à la parole donnée.

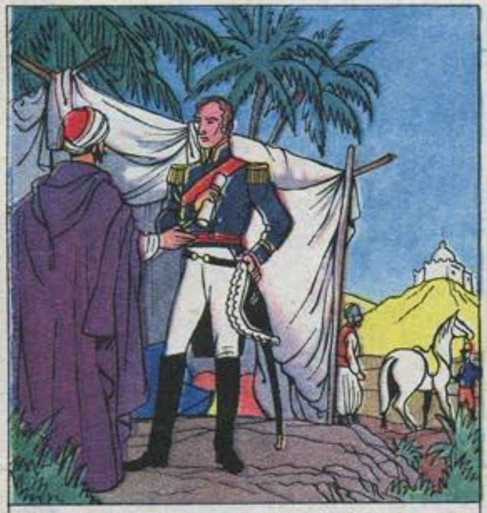




C'est en 1832 qu'il commença à faire parler de lui en prêchant la guerre sainte et en venant assiéger Oran où le général Boyer le força à battre en retraite. Il battit ensuite le général d'Arlanges à Sidi-Yacoub. En 1837, le général Bugeaud signa avec Abd-el-Kader le traité de Tafna, désastreux pour la France. Par une faute de tactique, celle-ci avait fait d'un petit marabout obscur un sultan et un émir. Abd-el-Kader sut en profiter.



Abd-el-Kader organisa tout le pays arabe soumis à ses lois en huit califats. A côté des contingents de tribus, il créa une armée régulière de 8.000 fantassins et de 2.000 cavaliers, et un corps de 240 artilleurs. Il acheta de la poudre au Maroc et en fit fabriquer, ainsi que des canons, à Tlemcen. Pour exciter l'émulation de ses soldats, il alla jusqu'à créer une décoration militaire. Il perçut des impôts nombreux et élevés.



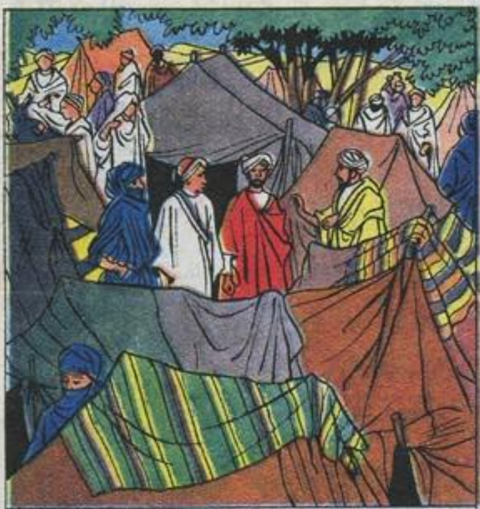
Une série de villes situées à la lisière des hauts plateaux : Sebdou, Saïda, Boghar, furent ses forteresses et ses magasins. Bref, il s'efforça de substituer à l'isolement où les tribus avaient toujours vécu jusque là, un véritable royaume arabe. Aussi, lorsque le maréchal Valée lui soumit un article rectificatif du traité de Tafna, Abd-el-Kader ne voulut point s'entendre avec le négociateur français. C'était de nouveau la guerre !



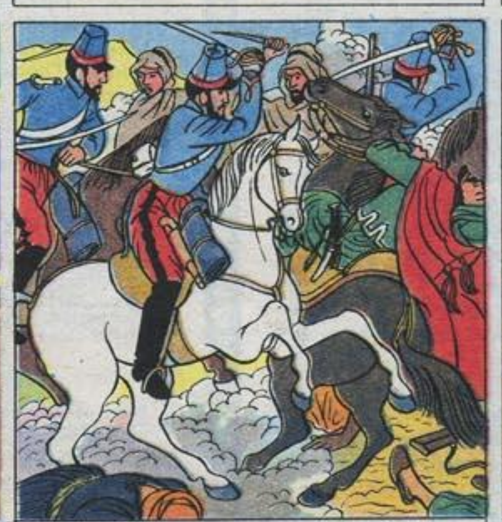
Valée essaya d'intimider son ennemi par une démonstration militaire et franchit le défilé des portes de fer en octobre 1839. Abd-el-Kader y répondit aussitôt en lançant ses tribus sur la plaine de la Mitidja et y ruina les établissements français. C'est alors que commença la lutte passionnée où vainqueurs et vaincus firent des prodiges d'héroïsme. Devenu à son tour gouverneur de l'Algérie, Bugeaud adopta une tactique nouvelle. S'appuyant sur...



... Médéa et Miliana qu'il garnit de troupes suffisantes, il poursuivit Abd-el-Kader, en ne lui laissant aucun répit. Il rallia des tribus qui se trouvaient en arrière des colonnes françaises et établit peu à peu le pouvoir de la France. En 1843, Abd-el-Kader ne faisait plus aux Français qu'une guerre de partisans. Il errait de côté et d'autre avec sa « smalah », forte de 12.000 à 15.000 hommes. Le soin de le capturer fut confié au général Lamoricière et au duc d'Aumale.



Abd-el-Kader avait compris que pour sauver les débris de sa puissance, il ne lui restait plus qu'à les rendre mobiles et à les dérober de ses ennemis par des mar- s contremarches rapides. Il orga- smalah », sorte de capitale am- ù partaient ses instructions, où ses parents et ses partisans et aquelle les tribus formaient dans nme un rempart immense. Sa tente au centre de cette assemblée.



Le 16 mai 1843, la cavalerie française se développa brusquement sur le mamelon pierreux qui surplombe la source de Taguin, sur le haut Chélif. Sans donner à l'ennemi le temps de se remettre de sa surprise, le duc d'Aumale forma rapidement sa petite troupe et malgré l'infériorité du nombre, il s'empara de la smalah. Abd-el-Kader, sa femme et sa mère réussirent à prendre la fuite, mais ses munitions, ses tentes tombèrent entre les mains des Français avec 3.000 prisonniers.




L'émir, abandonné par la majorité des tribus algériennes, gagna le Maroc. Rentré en Algérie en 1844, il ne cessa d'exciter les tribus à la révolte. Il battit encore le colonel Montagnac du côté de Sidi-Brahim. Enfin, le 23 décembre 1847, la guerre se termina par la soumission d'Abd-el-Kader qui remit son épée à Lamoricière. En 1853, il reçut l'autorisation de se retirer en Syrie. Il y vécut, vénéré des Arabes, et protégea les chrétiens d'Orient qu'il sauva en grand nombre des massacres de 1860.




*Sexton Blake et Tinker ont été faits prisonniers par les Pirates du rail. Découverts par la police, ceux-ci quittent leur base secrète avec une locomotive, aux butoirs de laquelle ils ont attaché le détective et son ami...*

*GRONDANT ET CRACHANT LA FUMEE, TEL UN BOLIDE, LE TRAIN EMBALLE FONCE DROIT VERS LE SUD. RIEN N'ENTRAVE SA COURSE FOLLE. SUIVANT LE MOT D'ORDRE QUI A ETE DONNE, TOUS LES CONVOIS SONT ECARTES DE LA LIGNE PRINCIPALE. A DEMI SUFFOQUES PAR LA VITESSE, LES DEUX MALHEUREUX N'EN MENENT PAS LARGE; ILS CONTINUENT POURTANT A SE DEBATTRE, LES DENTS SERREES, POUR SE DEBARRASSER DE LEURS LIENS...*





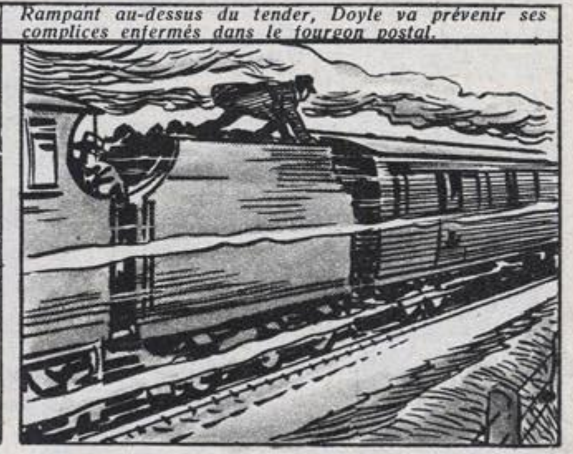


Non, bien sûr... Nous arrivons à une forte côte, longue de 7 kilomètres... Nous ralentirons l'allure à la grimpée et, arrivés au sommet, nous sauterons à bas du train...



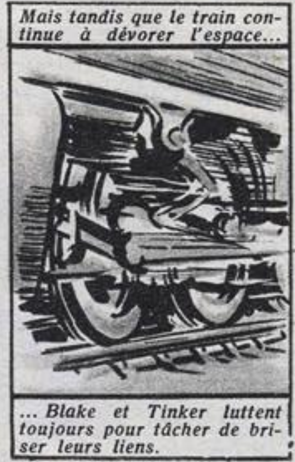
... et nous laisserons le convoi redescendre seul, avec Blake, son ami et les trois prisonniers...

La vapeur baisse déjà... Elle continuera à baisser. La locomotive va ralentir peu à peu, et il est possible qu'elle s'arrête d'elle-même. A ce moment-là, nous serons déjà loin !





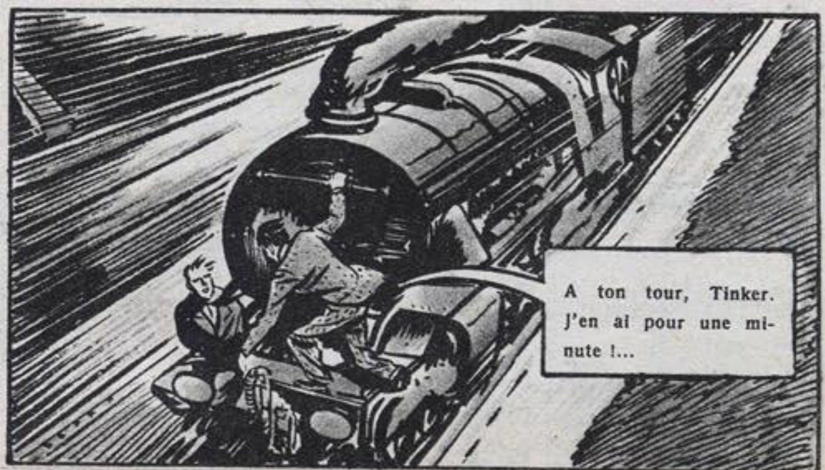













(A suivre.)

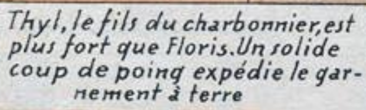


# Thyl Ulenspiegel

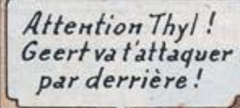


*Nele entre à Damme, pourchassée par deux garnements, qui la traitent de « fille de sorcière ». Thyl Ulenspiegel s'élance pour défendre la petite fille...*

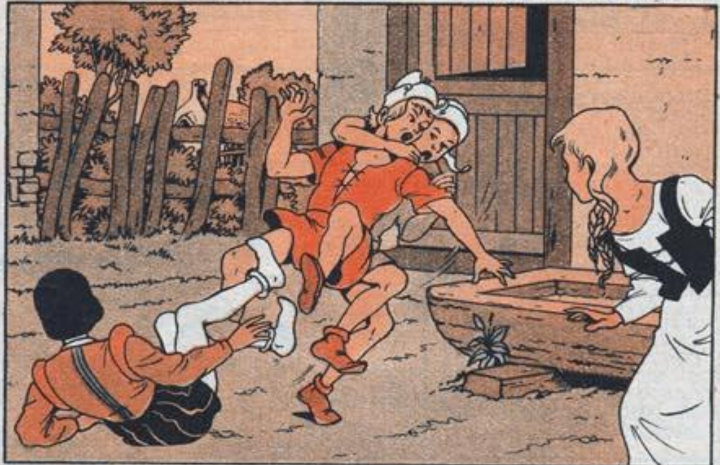
TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN







En effet, Geert, l'ami de Floris, se jette sur le dos de notre héros. Mais d'un rude coup de rein Thyl fait passer son ennemi par-dessus son épaule, et le précipite dans l'abreuvoir des chevaux





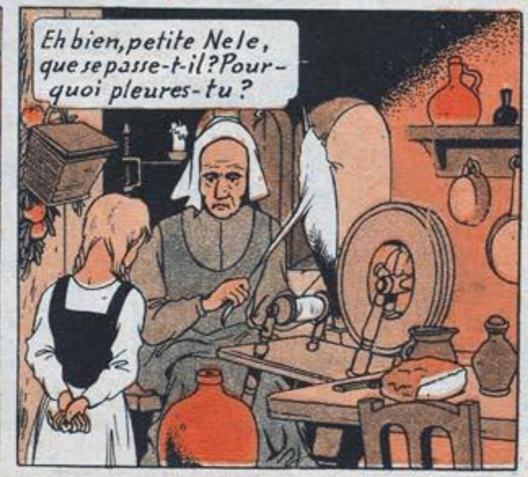
Thyl Ulenspiegel, tu me payeras cela ! Quant à toi, fille de sorcière, mon père te fera brûler vive !

Il en serait bien capable, mais il n'aura pas l'occasion de le faire ! Le Prince d'Orange va venir nous délivrer, et alors, tous les amis des Espagnols n'auront qu'à bien se tenir !



Nele remercie son ami Ulenspiegel. Puis, tristement, elle se dirige vers la maison de Katheline, sa grand-mère, qui habite à l'extérieur de la ville






Oh, grand-mère... Floris, Geert... et beaucoup d'autres... prétendent que tu es une sorcière... Ils disent que la nuit tu te rends au Sabbat...



Ce sont là des mensonges, tu le sais bien ma petite Nele. Je connais la puissance des herbes et des poudres ; c'est pour cela qu'ils me croient une sorcière...



LA VIEILLE KATHELINE CONSOLE L'ENFANT, ET ELLE LA MET AU LIT. PUIS LORSQUE LA PETITE FILLE DORT PROFONDÉMENT, VERS LE MILIEU DE LA NUIT, KATHELINE, ENVELOPPÉE D'UN GRAND MANTEAU, QUITTE LA MAISON






(A suivre.)

# MONSIEUR VINCENT



M. Vincent a fondé plusieurs œuvres de charité, des hôpitaux pour les galériens, les pauvres gens, les infirmes... Malheureusement, il manque de volontaires pour l'aider dans sa lourde tâche. Un jour qu'il marche dans la campagne, il rencontre une jeune bergère...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING







MARGUERITE NASEAU (C'ÉTAIT LE NOM DE LA JEUNE FILLE) DEVINT AINSI UNE DES PREMIÈRES "FILLES DE LA CHARITÉ„ QUE NOUS CONNAISSONS MAINTENANT SOUS LE NOM DE "SŒURS DE SAINT VINCENT DE PAUL„



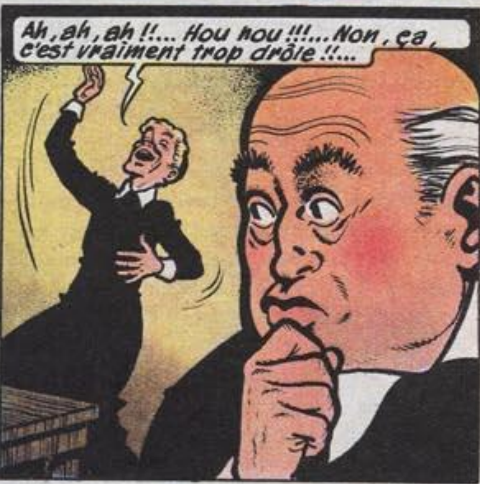
A L'ORIGINE, CES SERVANTES DES PAUVRES NE FORMAIENT PAS UN ORDRE... EN EFFET, À CETTE ÉPOQUE, LES RELIGIEUSES DEVAIENT VIVRE CLOÎTRÉES, ET DIEU SAIT COMBIEN LE CONTACT QUOTIDIEN AVEC LA RÉALITÉ ALLAIT DEVENIR DE PLUS EN PLUS NÉCESSAIRE !... MARGUERITE NASEAU ET SES COMPAGNES ACCOMPLIRENT ALORS UNE TÂCHE IMMENSE ET MAGNIFIQUE TANT EN SECOURANT LES MISÉREUX QU'EN ENSEIGNANT LES PETITS OU EN TROUVANT LA MORT SUR LES CHAMPS DE BATAILLE...
LES CHAMPS DE BATAILLE ?... HÉ OUI, LA FRANCE ÉTAIT PLONGÉE EN PLEINE "GUERRE DE TRENTE ANS„. LA PROVINCE, RAVAGÉE PAR DES BANDES DE MERCENAIRES, SOUFFRAIT AFFREUSEMENT...



MONSIEUR VINCENT ENTREPREND DE SOULAGER CES AFFREUSES MISÈRES. IL FAUT DE TOUT : ARGENT, VIVRES, VÊTEMENTS... IL LES TROUVERA. MAIS CES SECOURS DOIVENT ENCORE ÊTRE DISTRIBUÉS !... DOUZE PRÊTRES D'UN COURAGE SUBLIME S'ATTELLERONT À CETTE TÂCHE ; PARMI EUX ATTACHONS-NOUS QUELQUE TEMPS À LA FIGURE VRAIMENT EXTRAORDINAIRE DE CERTAIN FRÈRE MATHIEU RENARD.









FRÈRE MATHIEU, TRÈS OPTIMISTE, SE MIT DONC EN ROUTE, VÊTU EN MENDIANT... IL MARCHAIT DEPUIS SEPT JOURS DÉJÀ LORSQU'AU BEAU MILIEU D'UN BOIS...






A suivre.

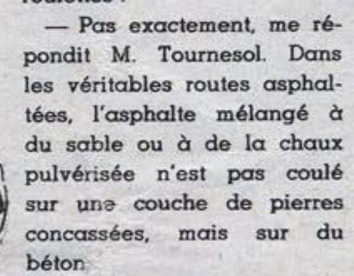
# LES SECRETS DE LA RUE

JE devais, ce jour-là, rendre visite à mon bon ami, M. Tournesol. J'étais attendu à trois heures et demie; il était plus de quatre heures quand je frappai à la porte du professeur.

— Excusez-moi, lui dis-je, je suis venu à pied, et j'ai été retardé par les travaux de la rue X. Il y a là une légion d'ouvriers ! On déplace les rails du tram; la chaussée est éventrée sur plus d'une centaine de mètres de longueur, et il m'a fallu faire un grand détour. J'ai l'impression que les entrepreneurs montrent trop de zèle. Jamais on ne me fera croire qu'il soit nécessaire de rendre une rue entière impraticable pour effectuer de pareilles transformations.

— Mais si, mon ami, répliqua M. Tournesol, en hôchant la tête. Ce n'est pas une mince affaire que de déplacer des rails dans une voie publique ! Vous ne voyez de la rue que sa surface, et vous ne vous doutez pas de ce qu'il y a en dessous.

— C'est vrai, dis-je. Si vous éclairiez un peu ma lanterne, professeur ?



— Volontiers !... Au fond, la rue est une invention très ancienne. Les grands empires de l'antiquité étaient déjà sillonnés de routes qui reliaient les provinces éloignées à la capitale. C'est en Chine, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, que fut construite la première chaussée munie d'une surface solide. Les Babyloniens, les Egyptiens, les Perses et les Romains construisaient d'excellentes voies de communication; ces derniers surtout, dont subsiste encore aujourd'hui la célèbre Voie Ancienne, commencée en l'an 312 avant notre ère, et qui reliait Rome au Sud de l'Italie. Large de huit mètres et longue de cinq cent quarante kilomètres, elle était pavée sur toute son étendue de pierres constituées avec la lave du Vésuve. Les Romains détenaient d'ailleurs le record dans le domaine des routes ! Si l'on additionnait la longueur de toutes celles qu'ils ont construites, on atteindrait un total de quatre-vingt mille kilomètres, ce qui représente le double de la circonférence de la terre !

Hélas, durant le moyen âge et les temps modernes, leur exemple ne fut guère suivi. Ce n'est qu'au début du siècle passé que cet état de chose s'améliora. En 1819, l'Anglais Mac Adam mit au point un procédé de construction de routes qui devait prendre son nom. On disposait plusieurs couches successives de pierres concassées que l'on comprimait ensuite à l'aide de rouleaux compresseurs. Dans les espaces laissés entre ces pierres, on plaçait, la pointe vers le haut, d'autres pierres plus grosses et présentant la forme de pyramides. Après quoi on agglomérait encore sur l'ensemble plusieurs couches de pierres concassées.

Ces routes présentaient le désavantage de soulever en été une poussière insupportable et de se transformer en hiver en boue liquide. C'est pourquoi on entreprit bientôt de combler les espaces laissés entre les pierres avec de l'asphalte ou du goudron bouillant. Parfois même on mélangeait, avant la compression, les pierres avec de l'asphalte...

— Ce qui donnait ces routes magnifiques, si propices aux randonnées à patins à roulettes ?

— Pas exactement, me répondit M. Tournesol. Dans les véritables routes asphaltées, l'asphalte mélangé à du sable ou à de la chaux pulvérisée n'est pas coulé sur une couche de pierres concassées, mais sur du béton.

— Qu'est-ce donc exactement que l'asphalte ?

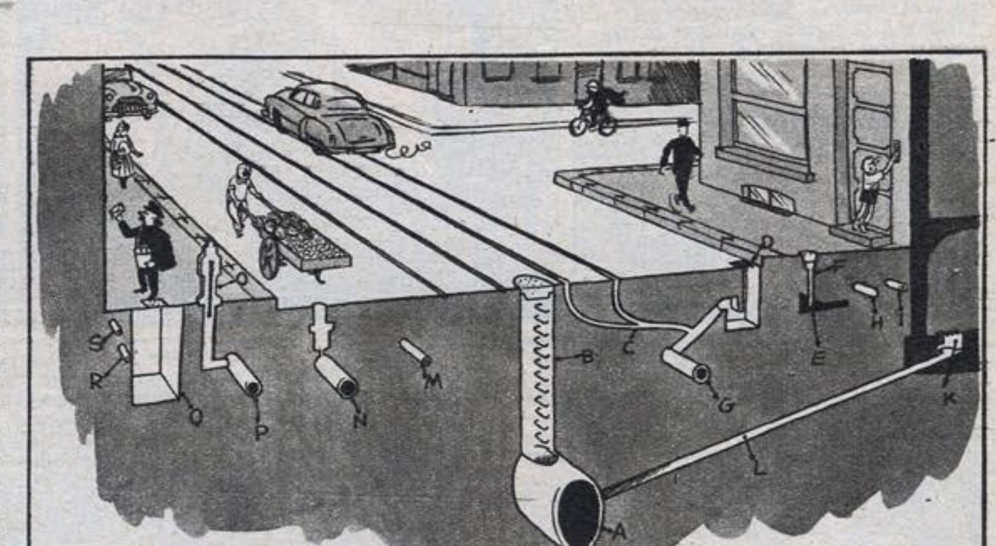
— L'asphalte, que l'on appelle aussi bitume, est un proche parent du pétrole. On le trouve à l'état naturel dans les célèbres mers d'asphalte de l'île Trinidad, où il surnage à la surface de l'eau. L'asphalte qu'on utilise dans la construction des routes provient parfois aussi des restes de la distillation du charbon (1) ou de la distillation du pétrole.

— Mais les routes en béton ?

— Elles sont d'invention récente. Sur nos grands autostrades, en effet, le revêtement est constitué de béton et non d'asphalte, parce que le béton est à la fois le matériau le plus résistant et celui qui répond le mieux aux exigences de la circulation moderne. L'épaisseur utilisée est 20 cm. environ pour le béton, alors que l'épaisseur de l'asphalte (ou béton asphaltique) est de 5 cm. sur base de pierres. Il n'empêche cependant qu'aujourd'hui encore, dans beaucoup de villes, la plupart des rues sont construites à l'aide de pavés posés avec ou sans fondation de béton...

— Jetez donc un coup d'œil à cette image, reprit M. Tournesol en me tendant un dessin représentant une coupe de l'artère d'une ville. Vous vous rendrez compte des installations complexes que dissimule la surface pavée d'une rue : canalisations, égoûts, conduites d'eau et de gaz, câbles électriques, câbles téléphoniques, etc. Vous comprendrez alors pourquoi un simple déplacement de rails de tramway nécessite tant de bouleversements.

(1) Pour la production du gaz d'éclairage.




*COUPE D'UNE RUE DE VILLE :* a) *égoût;* b) *cheminée de visite;* c) *drainage de l'eau des rails;* d) *bouche d'égoût;* e) *conduite d'eau;* f) *bouche d'incendie souterraine;* g) *collecteur des eaux superficielles;* h) *conduite de gaz;* i) *câbles téléphoniques et électriques;* k) *regard d'évacuation des eaux ménagères;* l) *tuyau d'évacuation des eaux des immeubles;* m) *conduite de gaz à haute pression;* n) *principale canalisation d'eau;* o) *bouche d'incendie extérieure;* p) *conduite d'eau;* q) *chambre de visite pour câbles téléphoniques et conduites d'eau;* r) *conduite de gaz;* s) *câble téléphonique et courant haute tension.*

# MELI-MELO

## OU L'ON PAIE DES BIBLES EN MONNAIE DE SINGE !



**C'EST au Brésil que l'histoire s'est passée. Un marchand de bibles avait remonté le cours d'un fleuve durant huit jours, pour atteindre un village éloigné, mais quand il y arriva, il apprit que les habitants étaient si pauvres, qu'ils ne pourraient lui payer ses livres en espèces sonnantes. Alors, il leur céda ses bibles en échange de cinq singes, trois perroquets, dix peaux de crocodiles, dix paniers de farine de manioc, trente volatiles et trois cents œufs. Ce fait authentique est raconté par « The Glorius Liberty », ouvrage où se trouvent relatés les exploits et les travaux accomplis par la Société de la Bible; en 1950, cet organisme a publié environ six millions cinq cent mille bibles en sept cent quatre-vingt-dix-huit langues différentes.**

## LA MACHINE A COMPTER LES « SOUS »...

*IL existe aux Etats-Unis des appareils extraordinaires qui comptent la monnaie à une vitesse de mille pièces à la minute, qui emballent lesdites pièces dans du papier et qui vérifient ensuite les précédentes opérations. Voici comment... Les pièces de monnaie — elles peuvent atteindre le nombre de vingt-cinq mille et représenter n'importe quelle valeur — sont jetées dans une trémie, qui s'élève du niveau du plancher jusqu'au dispositif « compteur », lequel se trouve à hauteur d'homme. Les pièces sont alors comptées automatiquement, puis libérées en n'importe quelle quantité désirée, sous forme de rouleaux enveloppés de papier ou « cartouches ». Le rouleau passe ensuite par le dispositif « vérificateur » électrique, qui, non seulement, enregistre et additionne son contenu, mais élimine tout rouleau dont le montant n'est pas exact ou qui contient une pièce fausse.*

## ... ET LA MACHINE A NETTOYER LE SABLE !

C'EST en Amérique aussi qu'est née « la machine à nettoyer le sable ». Elle circule sur les plages, trie le sable par couches de dix pouces de profondeur, et le débarrasse de toutes les « impuretés » (boîtes, morceaux de verre, etc.) qu'il contient.

## DEPUIS QUAND Y A-T-IL DES CARTES POSTALES ?

*IL y a quatre-vingts ans, on ne connaissait pas les cartes postales. Un employé des postes allemand, Heinrich von Stephan, en suggéra l'idée ; mais c'est l'Autriche qui vendit les premières cartes postales, en 1869. Elles n'étaient pas encore illustrées.*

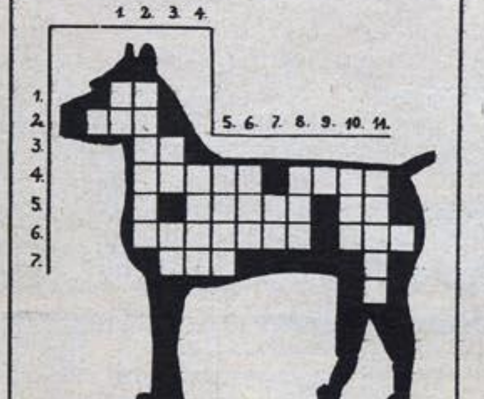
*En 1870, un Allemand de Passau, Alfons Adolph, fit imprimer des dessins de sa ville sur des cartes postales ordinaires, et les envoya à ses amis. La même année, un papetier français, Bernardeau, publiait des cartes illustrées de drapeaux croisés, de chevaux, de canons, à l'usage des soldats de la Guerre Franco-Prussienne. Enfin, la première « carte-vue » aurait été, dit-on, une photographie du lac Garda, publiée par l'Italien Cesare Bertanzi.*

## LES PEAUX-ROUGES... PALISSENT !



**SI cela continue, les Peaux-Rouges seront bientôt aussi pâles que les Visages-Pâles ! Des Indiens qu'on avait choisis pour tourner un film, récemment, ont dû se barbouiller la figure de rouge. Il est probable que les Indiens pâlissent parce qu'ils ne mènent plus la vie de plein air de leurs ancêtres.**

TU CONNAIS TOUTES LES AVENTURES de Lambique, Alix et Barelli... Mais connais-tu aussi tes leçons ?




HORIZONTALEMENT

1. Pronom. - 2. Montagne de Crète. - 3. Négation. - 4. Ce que représente ce dessin; Flot. - 5. Enlevées; Usages. - 6. Dureté; Pierre très dure. - 7. Pareil.

VERTICALEMENT

1. Remplace idem. - 2. Pousser en avant. - 3. Interjection; Note. - 4. Sa teinture se vend chez le pharmacien. - 5. Commune du Morbihan. - 6. Venus au monde. - 7. En les. - 8. Audacieux. - 9. ... - 10. Solide. - 11. Fabuliste.

**Solutions des problèmes du numéro 39**

REPARTITION DIFFICILE

*1re table : 2 carafes pleines, 3 demi-pleines, 2 vides = 7 carafes. 2e table : 3 carafes pleines, 1 demi-pleine, 3 vides = 7 carafes. 3e table : 2 carafes pleines, 3 demi-pleines, 2 vides = 7 carafes. Ainsi, chaque table portera 7 carafes, et chacun des 7 convives de la table trouvera à sa disposition un demi-litre de vin.*

LE CHARRETIER ET SA CHARRETTE

Pendant que le charretier fait un pas, le cheval avance d'une longueur qui est égale à $x$ pas du charretier. Quand le charretier va à l'arrière, la vitesse de la voiture et celle du charretier s'ajoutent; en d'autres termes, quand le charretier fait 1 pas, il se rapproche de l'arrière de $(1 + x)$ pas. La longueur de la voiture est donc de $(1 + x)$ multiplié par 8. Quand le charretier revient à l'avant, à chaque pas qu'il fait, il ne se rapproche de l'avant que de $(1 - x)$ et l'on peut dire que la longueur de la voiture est de $(1 - x)$ multiplié par 24. On a donc : $(1 + x)\,8 = (1 - x)\,24$ ou $32x = 16$ et $x = 16/32 = 1/2$. Longueur de la voiture : $(1 + 1/2)$. $8 = 12$ pas du charretier.

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?

*1. Portugal. 2. Tchécoslovaquie. 3. Albanie. 4. Finlande. 5. Norvège. 6. Hollande.*

MOTS CROISES

*Horiz. :* 1. do; car. 2. papillon. 3. trouais; ire. 4. sur; notes.
*Vertic. :* 1. du. 2. ont. 3. ers. 4. ou. 5. pure. 6. aa. 7. épines. 8. iso. 9. ... 10. lier. 11. cors. 12. âne.

## Victoria vous présente : CHOKO le négrillon

Les Bouftouhs ne furent pas étonnés des agissements perfides de leur roi, qui était en vérité un affreux tyran. Ils suivirent donc le grenadier Victoria et Choko jusqu'à l'avion qu'ils déchargèrent.



Le soir, une grande fête eut lieu, au cours de laquelle on mangea force produits Victoria.






Tout à coup, le plus âgé des Bouftouhs se leva:




(A suivre.)



# Monsieur Barelli à Nusa-Penida

*Moreau et Barelli, qui étaient prisonniers d'une tribu indigène, sur une île du Pacifique, se sont enfuis. Mais on s'élance à leur poursuite...*

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR

Les lianes, fixées au tronc de l'arbre, se dénouent en effet. Mais nos amis rattrapent heureusement la pirogue au vol...

...et ils la tiennent ainsi suspendue, juste au-dessus de la tête du chef de tribu, qui s'est posté au pied du géant de la forêt

Voyons, réfléchissons... Il n'y a qu'un moyen d'expliquer la disparition de Morel, de Bareauli et de leur pirogue : c'est qu'ils aient grimpé dans un arbre avec le bateau !... Or, ça, c'est impossible...



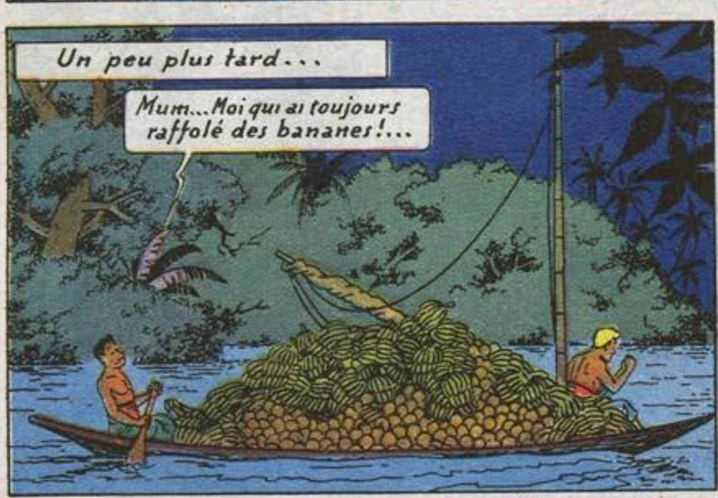
















Les heures et les jours passent... Ballottés par les vagues, charriés par les courants, poussés par le vent, Moreau et Barelli voguent sur l'océan avec leur frêle esquif. Peu à peu, les provisions diminuent. Vient un moment où il ne reste plus qu'une seule banane...









(A suivre.)

TRES BIENTOT, LA SUITE DU « MYSTERE DE LA GRANDE PYRAMIDE ».